

Sommaire 2Dp

1-Aa.La Bible et les sciences de la matière 1/2 : **Galilée** (4 pages)

2-Ab.La Bible et les sciences de la matière 2/2 : **Descartes et Newton** (4 pages)

3-Ba.La Bible et les sciences de la vie 1/2 : **La religion naturelle** (4 pages)

4-Bb.La Bible et les sciences de la vie 2/2 : Créationnisme et évolutionnisme (5 pages)

5-Ca.La Bible et les sciences contemporaines 1/2 : **La signification simienne de l'homme** (4 pages)

6-Cb.La Bible et les sciences contemporaines 2/2 : **Exégétique du néoscientisme** (4 pages)

7-ANNEXE : **Les dérives idéologiques de la science** (5 pages)

– Science et religion –

4-La Bible et les sciences de la matière 2/2**b. Créationnisme et évolutionnisme**

« Si la nature n'avait pas été ajustée sur l'homme, c'était à l'homme de se plier à elle »

Rappelons que la deuxième partie du livre de Dominique Tassot : La Bible au risque de la science (François-Xavier de Guibert), est consacrée tout entière à « La révélation confrontée aux sciences de la vie ». Le deuxième chapitre ici résumé est intitulé : « Le Monde et l'Homme aux seules lumières de la Raison ». Nous poursuivons la lecture de cet ouvrage passionnant et qui fourmille de références cardinales ou de citations parfois inédites.

L'homme égaré dans l'univers et la naissance du zoomorphisme

C'est donc bien de la situation de l'homme dans le monde qu'il sera question dans ce chapitre. Dominique Tassot y souligne la conception d'un immense univers héliocentrique qui va se développer au siècle des Lumières. Il affirme en toute rigueur qu'ainsi se trouve confirmée la *Pensée* de Pascal décrivant l'homme « égaré dans ce coin de l'univers ». Et il va falloir dresser,

petit à petit, la généalogie simiesque pour qu'il ne se sente plus seul.

Entre temps va germer l'idée d'une « pluralité des mondes » que notre auteur – toujours soucieux d'objectivité – fait remonter de façon surprenante à l'évêque de Paris, Étienne Tempier, qui, en 1277, condamnait diverses propositions aristotéliennes, dont celle-ci : « Que la cause première ne pourrait faire plusieurs mondes » (cité in Tassot, p. 160). La différence étant qu'avec Képler et



Newton, « l'infinité de l'espace requérait l'unicité du ciel. Mais dans ce ciel unique, chaque étoile était un Soleil, et chaque planète une Terre » (p. 161). Tous ces nouveaux mondes devront, bien entendu, avoir leurs « habitants ». On sait que le célèbre intermédiaire des conceptions scientifiques nouvelles sera l'imaginatif Fontenelle qui publiera son succès littéraire : *Entretiens sur la Pluralité des mondes*, en 1686. Mais pour qui n'a pas lu l'ouvrage, il est important d'apprendre par la plume de Tassot que les habitants des « autres mondes » de Fontenelle sont des « êtres de raison » : « leur existence ne se constate pas ; elle se démontre. Et toute la démonstration consistait à écarter l'antique idée d'un cosmos ordonné, qu'il s'agit d'un univers fini dont la Terre occupait le centre, ou d'une Création hiérarchisée dont l'homme constituait le sommet » (p. 165). Et notre auteur énumère une trentaine d'intellectuels qui, au siècle suivant, ont « donné dans la pluralité des mondes ». « La science ayant ainsi cautionné un mythe, il n'est pas étonnant que le siècle suivant en ait fait une mode intellectuelle » (p. 168). Et l'on apprend que Joseph de Maistre lui-même a pris part à ce festin.

Bien entendu, l'idée de pluralité des mondes entraine en contradiction avec la Révélation : « Seule l'unicité de la Terre au sein de la Création préservait le sens obvie de ce texte » (p. 170). Notre auteur observe que les découvertes biologiques au XVIII^e s. vont accroître les incertitudes sur la place de l'homme dans la nature : « Ainsi la biologie, en suscitant beaucoup plus de questions qu'elle n'apportait de réponses, contribuait à saper bien des certitudes, sans les remplacer par de nouvelles comme avait pu le faire la Mécanique » (p. 177). Pourtant cette perplexité, renforcée par la collecte de faits biologiques étranges, finit par suggérer la nécessité de mettre de l'ordre : si « le dix-septième siècle n'avait guère vu progresser la

classification zoologique, [...] en 1744, il (Charles Bonnet⁽¹⁾) dresse une "échelle des êtres naturels", fondée sur la continuité des espèces » (pp. 180-181). Et Tassot ne manque pas de citer cette phrase significative de Bonnet : « Le singe touche au quadrupède et à l'homme ». Le « principe de continuité » s'énonçait alors : « la nature de fait pas de sauts ». Certes, Leibniz avait déjà préparé le terrain : « Leibniz apparaît comme un génie prémonitoire, balisant à l'avance, par le faisceau convergent de ses principes métaphysiques, deux écueils de la biologie naissante :

- le fixisme, contredit par le développement autonome de la monade⁽²⁾ ;
- la contiguïté entre les espèces, contredite par le gradualisme harmonique, seul conforme à la perfection du meilleur des mondes possibles » (pp. 186). Cependant, Leibniz maintient une discontinuité entre les espèces vivantes. Il écrit, dans les *Nouveaux essais* : « La loi de la continuité porte que la nature ne laisse point de vide dans l'ordre qu'elle suit ; mais toute forme ou espèce n'est pas de tout ordre ».

Lorsque le singe paraît, le cercle de famille...

« Le Singe est absent de la Bible ; il est omniprésent dans les mythes modernes » (p. 189). Comme si ces « mythes » avaient voulu faire payer cher cette omission ! Au XVIII^e, l'idée d'une ascendance simienne n'est pas encore réellement formulée. Elle semble toujours répugner les anatomistes qui refusent de placer l'homme dans une petite case juste en dessus du quadrumane : « Mais Tyson⁽³⁾ n'est pas plus un précurseur du transformisme que Bonnet : l'harmonie de la chaîne des êtres, et sa perfection, en font une stricte hiérarchie de formes éternelles » (p. 190). Cependant, les insistances sur les ressemblances anatomiques se font de plus en plus pressantes. Progressivement des rapprochements vont faire germer l'idée que,



peut-être, l'homme n'est même plus au sommet de la hiérarchie des vivants. Mais enfin, on en était encore à une période où l'on soulignait surtout l'anatomie anthropomorphe du singe – et non l'inverse. Les facultés intellectuelles et les productions culturelles interdisaient encore une zoomorphisation de l'homme. Tassot cite plusieurs auteurs qui s'empressent d'insister sur les différences substantielles entre l'homme et le singe : la raison ; le langage ; l'industrie ; l'agriculture ; la station debout ; la domestication de l'animal... Même Rousseau se met de la partie. Insistant sur la capacité humaine de faire du feu, il écrit dans le *Discours sur l'origine des langues* : « l'aspect de la flamme qui fait fuir les animaux attire l'homme ». Et un peu plus loin : « Par ma foi, les Philosophes se moquent de nous tout ouvertement. On voit bien par leurs écrits qu'en effet ils nous prennent pour des bêtes ». Tassot commente : « après avoir dépouillé l'homme de ses attributs divins, l'avoir relégué sur une planète insignifiante, l'avoir humilié devant les êtres supérieurs qui peuplent les mondes, l'avoir classé sans hésiter au sein du règne animal, la raison avait semblé reculer, horrifiée par le résultat logique de sa démarche » (p. 202).

Puis Dominique Tassot va faire observer combien le matérialisme de Diderot annonce, en revanche, une alternative radicale à la vision révélée de l'homme. Au fond, il ne manquait plus que la substitution d'une « histoire rationnelle » à « l'histoire biblique ». La contribution de Diderot donne cette conséquence toujours admise dans les sciences contemporaines : « De la continuité graduelle entre les espèces vivantes, on passait ainsi à la continuité entre l'inerte et le sensible » (p. 204). Cité par notre auteur, Diderot affirme, en effet : « Puisque nous voyons se changer en poussins vivants les œufs des oiseaux, et les vers sortir en grouillant de la terre lorsque l'excès des pluies l'a corrompue, on en peut évidemment

conclure que le sensible peut naître de l'insensible ». Cette erreur scientifique qu'est la génération spontanée sera consignée sous la houlette d'un axiome épistémologique : « Soyez logicien et ne substituez pas à une cause qui est, et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune ». Il est vrai que ces propos sont tirés du *Rêve de d'Alembert*. Mais Tassot cite plusieurs lettres à Sophie Volland dans lesquelles Diderot dévoile son stratagème. Voici un exemple : « Il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées ». Car si l'ouvrage ne fut publié qu'en 1829, « Au demeurant, les idées en gisaient déjà, éparses, au hasard des articles de l'Encyclopédie ou dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1745) » (Tassot ; p. 207). La biologie, au XIXe siècle, va faire de l'Histoire de l'homme un simple chapitre de l'Histoire Naturelle.

Élasticité du temps historique et chronologie biologique

Il ne manque pas grand-chose, dans le livre de Dominique Tassot, pour satisfaire notre curiosité. Ainsi nous retrace-t-il le débat qui s'instaura autour de l'histoire des fossiles marins, rapportée au Déluge de la Bible. Il nous rappelle que Leibniz « n'hésite pas à voir dans les fossiles marins les vestiges du Déluge Biblique » (p. 211) ; il n'est donc pas encore un précurseur du XIX^e. C'est surtout un certain Benoît de Maillet qui tire argument de ces fossiles pour développer à travers une sériation systématique une filiation des espèces, dans son *Telliamed* (anagramme pour « de Maillet »). Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire raille ainsi le système de Maillet « qui, de l'inspection des coquilles, conclut que les poissons



sont les premiers pères des hommes ». Maillet exprime un certain antisémitisme à l'égard de ceux qui croient au déluge ; il écrit : « aucun peuple du monde n'en a conservé le souvenir, en sorte que (le Déluge) ne se trouve dans la tradition d'aucun pays ni d'aucune nation, si l'on excepte ce petit coin de terre habitée par les Juifs, peuple que l'Histoire et l'expérience prouve avoir été et être encore aujourd'hui dans son humiliation, le plus vain et le plus crédule du monde » (*Telliamed ou entretien d'un philosophe indien avec un missionnaire français* ; Fayard, p. 113).

Les théories *ainti-diluviennes* de Maillet trouveront un écho chez le célèbre Buffon. Il ne sera pas aussi maladroit que Maillet, cependant. « Pour Buffon, au contraire, il faut choisir entre les "causes naturelles" et le miracle » (Tassot ; p. 219). Pour esquiver le Déluge, en effet, Buffon est l'auteur d'une position géologique que Tassot appelle « l'actualisme ». Le principe est ainsi formulé par Buffon dans son *Histoire naturelle* : « Pour juger de ce qui est arrivé et même de ce qui arrivera, nous n'avons qu'à examiner ce qui arrive ». Mais Maillet se montre beaucoup plus tranché sur l'idée de succession des espèces. Il imagine les poissons quittant les mers pour venir sur terre. Même origine marine pour les mammifères, puisqu'il écrit : « le lion, le cheval, le bœuf, le cochon, le chameau, le chat, le chien, la chèvre, le mouton ont (comme le singe et l'éléphant), leurs semblables dans la mer ». Pendant ce temps, Diderot développe des thèses qui annoncent le transformisme.

On voit apparaître également l'idée d'un *polygénisme* de l'espèce humaine qui va engendrer une série de propos incontrôlés. Maillet est encore à l'honneur : « Mohamed était si frappé de la différence de ces deux espèces d'hommes, blanc et noirs, qu'il n'a pas craint d'avancer que Dieu avait formé les uns avec de la terre noire, et les autres avec de

la blanche. Il n'imaginait pas que des hommes si différents, non seulement en couleur, mais encore en figure et en inclinations, eussent une même origine ». Mais Maillet ne fut pas le seul à défendre ce polygénisme. Tassot en cite longuement bien d'autres, dont Voltaire qui n'est pas avare de propos racistes ⁽⁴⁾. Pour ne pas trop nous étendre ici, résumons avec Tassot ce mouvement qui se généralise : « Ainsi, loin de se succéder à lui-même depuis le couple original, comme l'observation rapprochée de la Bible l'avait suggéré, l'homme des Lumières en vient à l'idée d'une transformation indéfinie des espèces. Une durée illimitée aidant, on passe de la reproduction du Même à la succession de l'Autre. Dès lors tout devient possible dans le temps, comme tout avait paru possible dans l'espace immense des corps célestes. Dans un cas toutefois, la raison va entrer en contradiction avec sa propre démarche, en refusant que l'autre procède du même : le cas des races humaines » (p. 228). Dans l'article *Esclavage* de son *Dictionnaire Encyclopédique d'Histoire*, Michel Moure rappelle que dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 l'Assemblée Nationale précisa que la nouvelle constitution ne devait pas s'appliquer au gouvernement intérieur des colonies ; et que Bonaparte rétablit l'esclavage en 1802.

La fiction de l'état de nature et l'apparition du psychozoaire

L'idée d'une « chronologie longue » va s'imposer chez ces « pé-évolutionnistes » – comme les appelle Dominique Tassot – qui, tel Maupertuis vont s'écrier : « Comment d'un seul individu, il a pu naître tant d'espèces différentes ? », dans son livre au titre évocateur : *Vénus physique*. Il restait à expliquer les débuts de la société. Tassot insiste sur l'idée que quoiqu'en dise Rousseau, le concept d'état de nature – qui n'était qu'une hypothèse de travail au XVIII^e chez Hobbes, Grotius ou Puffendorf



– tend de plus en plus à prendre une valeur historique. Il cite Henri Gouhier qui écrivait dans *Les Méditations métaphysiques de Rousseau* : « Si l'état de nature n'est pas une époque historique mais une hypothèse de travail, c'est une hypothèse de travail faite pour comprendre l'homme historique ». Maillet et son *Telliamed* est présent, là encore : « Dans quel état croyez-vous que les races humaines se soient trouvées au sortir de la mer ? Farouches, muettes, sans raisonnement, elles ont erré longtemps sur la terre et habité les cavernes ». Et Tassot indique les prolongements logiques de ce mouvement : « Un des traits essentiels du nouveau mythe des origines sera l'idée de progrès » (p. 238). Si l'idée du progrès technique « est une donnée explicite de la Bible », « l'idée d'un perfectionnement intime de l'homme semblait nier le dogme du péché originel ». C'est cette perfectibilité qui fera, aux yeux de Rousseau, la différence entre l'homme et l'animal. Or, l'homme est à l'image de Dieu, et Dieu ne change pas. Et notre auteur détecte la généralisation d'un curieux principe : « Comme en géologie, les longues durées aidant, le temps cesse d'être un simple cadre pour devenir une cause : les choses surviennent par son action tenace, le hasard même se fait créateur, puisque le temps dissipe le poids des échecs » (p. 240). Cette idée de progrès physique et moral va s'épanouir dans *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet. Et Tassot note malicieusement que Condorcet écrit ces lignes « en pleine Terreur, dans Paris où régnaient des lois d'exception et une justice expéditive [...] L'auteur est alors un proscrit qui n'a pu quitter son refuge de la rue Servandoni depuis des mois. Arrêté le 27 mars 1794, il semble avoir préféré le suicide à cette "main secourable du temps", qu'il voyait le mener à la guillotine » (p. 243).

Il faut donc conclure ce panorama du XVIII^e siècle sur la naissance d'une certaine anthropologie : « À mi-chemin entre l'antique cadre biblique et le futur cadre évolu-

tionniste, l'anthropologie faisait ses premiers pas dans un flou conceptuel dont elle ne s'est peut-être jamais dégagée » (p. 248). Comment Dominique Tassot va-t-il souligner – armé de son époustouflante érudition – les développements de l'évolutionnisme du siècle suivant ? « Pour l'heure, les Lumières lui- sent dans l'euphorie de la science, et peu de critiques, peu de doutes même, s'élèvent à l'encontre de la nouvelle vision du monde. [...] Après la laïcisation des sciences de l'inerte et des sciences du vivant, il restait à laïciser les sciences sacrées. Ce sera l'œuvre du dix-neuvième siècle » (p. 252). Il nous faudra attendre, non sans une certaine impatience, la lecture de la troisième et dernière partie de l'ouvrage...

Jean-Louis Linas



(1) *Charles Bonnet, biologiste suisse, 1720-1793. Il a découvert la parthénogenèse naturelle. Il est l'auteur d'ouvrages d'entomologie, de philosophie de la nature et de psychologie.*

(2) *Une monade, chez Leibniz, est une entité spirituelle qui constitue l'individu en tant que substance unique. « Sans portes ni fenêtres », elle reflète l'univers en son entier à la manière d'un miroir sphérique.*

(3) *Edward Tyson est un médecin britannique qui a disséqué un cadavre de chimpanzé en 1698.*

(4) *Nous en reproduirons quelques exemples dans une fiche annexe.*